

Cet acharnement est tel que dans les quartiers soumis, on assassine encore les soldats et les officiers qui passent isolément. Aussi les représailles sont terribles, par tout on fusille sur place les fédérés qu'on rencontre. A la mairie de la rue de la Banque, les exécutions se succèdent, depuis trois jours sans interruption et les femmes, c'est horrible à dire, ont fourni un contingent considérable. Malheur à ceux qui sortent sans papiers qui puissent justifier de leur identité et dont l'apparence est suspecte!

Paris est — à la lettre — à feu et à sang et la sauvagerie de nos ennemis ne justifie que trop les rigueurs dont on use. Les fédérés, dont l'exaltation est entretenue par une ivresse continue, sont aujourd'hui accablés sur les hauteurs de Belleville, de Ménilmontant et de Charonne. On les carne et il n'en sortira guère de vivants du repaire où ils sont accablés. Aussi, dans leur désespoir, ils bombardent Paris, et tous les quartiers, sous leur feu, reçoivent encore des projectiles de toute sorte. Boîtes à mitraille, bombes, obus pleuvent au hasard de tous côtés.

En outre, des combattants dont on sera bientôt maître, il reste une population exaspérée de sa défaite et qui tente partout de sinistres vengeances. Des femmes, des enfants, sont à chaque instant arrêtés porteurs de pétrole. Aussi l'on bouche partout les ouvertures extérieures des maisons et le soir défense est faite de circuler autre part que sur la chaussée. Il y a, d'ailleurs, peu de monde dans les rues, le gaz n'est pas allumé, par prudence, et chacun ne pense qu'à se reposer de ces rudes émotions de la semaine. Ceux qui tiennent encore sur pied font la chaîne aux incendies où les travailleurs manquent toujours, malgré que les pompiers de province soient arrivés ici en grand nombre.

Il pleut depuis hier, mais le temps est calme, heureusement; si le vent d'ouest avait soufflé depuis mardi, des quartiers entiers eussent été détruits.

De notre observatoire où nous interrogeons l'horizon, il n'est pas de nuit cette semaine où l'on n'ait signalé 8 ou 10 foyers d'incendie à la fois. Je n'oublierai jamais celle de mardi à mercredi. Le carrefour de la rue de Lille et de la rue du Bac était en flammes à 10 heures; à minuit les Tuileries s'éclairaient les premières lueurs qui s'échappaient du pavillon central; à 1 heure 1/2, celui-ci s'effondrait entre les deux fontaines des pavillons de Flore et de Rohan.

Pour compléter l'horreur de ce tableau, il faut y ajouter les clameurs des combattants, le son du tocsin, le sifflement et l'éclatement des obus lancés à la fois de l'Arc-de-Triomphe sur les batteries fédérées de la terrasse des Tuileries et par ces derniers contre les attaquants. Le combat avait lieu en même temps dans le quartier Saint-Germain, sur les quais; d'un autre côté, les troupes attaquaient la Madeleine, le Grand-Opéra. C'était infernal!

La lutte s'est continuée autour de nous pendant deux jours! L'armée s'avancant toujours, prenant Montmartre à revers et à gauche; le petit Carreau, les Halles et le boulevard de Sébastopol au centre, pendant que la droite envahit la Croix-Rouge, la rue de Rennes et le Luxembourg.

Le combat a été terrible partout, en avant de l'hôtel-de-ville dont quelques pierres noircies marquent seules l'emplacement; les maisons d'angle qui avoisinent la tour St-Jacques sont brûlées et détruites. Une autre maison, située à l'encoignure de la rue de Rivoli et de celle du Louvre et qu'habitait M. Larivière, du Coin de Rue, n'existe plus. J'ai vu retirer des premiers débris un fédéré grillé et dont le fusil brûlé et tordu par le feu, attestait que, comme beaucoup d'autres gredins, il avait péri dans le foyer qu'il avait allumé.

Le vieux Louvre est sauvé, une de ses faces en équerre sur les jardins de l'Infante a seule souffert, elle est criblée par les projectiles lancés du quai de l'Hôtel-de-Ville.

Le Palais de Justice est brûlé, avec les nouveaux bâtiments de la cour de Cassation. La Préfecture de police est brûlée. Le Théâtre lyrique, la porte Saint-Martin, la maison Deffien, l'Ambigu brûlés. Sur la rive gauche, outre les maisons particulières, la caisse des dépôts et consignations, la Légion d'Honneur, le Conseil d'Etat, brûlés. Le Ministère des finances, une partie de la rue Royale, brûlés. Le Grenier d'abondance est également en feu depuis deux jours. L'entrepôt

de Bercy semble atteint. Hier soir, à 10 heures, on signalait un nouveau foyer, c'étaient les magasins ou docks de la Villette et peut-être les nouveaux abattoirs.

Quel cauchemar horrible nous étroit depuis lundi!

On commence, aujourd'hui, à désarmer la garde nationale; ce soir, à 6 heures, toutes les armes devront être rendues dans notre quartier. Une exception, très-honorable pour nous, permet au bataillon de la Banque de continuer son service.

Étude politique

LES DEUX PROGRAMMES DE 1789

SUITE. — Voir notre numéro d'hier.

Les nombreux talents enfantés sous la restauration par le souffle puissant et fécond de la sage liberté ont avorté sous le régime de 1830 et sous le second empire. L'esprit délétère du siècle passait sur eux dans l'âge viril et leur inspirait l'orgueil, l'ambition, le doute, le scepticisme, l'incrédulité, les passions ardentes sans limites et sans frein. La politique leur présentait un flambeau trompeur qui les égarait. Autrefois, le culte du beau, du bien, de la grandeur animait tous les esprits supérieurs et imprimait son sceau sur leurs ouvrages écrits pour la postérité. Aujourd'hui, on écrit pour le jour, pour l'heure, pour la plèbe; on recherche la laideur, la difformité, la monstruosité au physique et au moral; voilà la pâture quotidienne que l'on jette à la tourbe des lecteurs, à des esprits blasés; et ainsi la seconde moitié du dix-neuvième siècle a été marquée à l'empreinte de la stérilité.

Un accroissement général d'aisance et de bien-être s'est produit en France, par la progression constante du mouvement commercial et industriel, par le développement de la viabilité, par la création des chemins de fer et l'emploi de la vapeur sur terre et sur mer, et principalement par la diffusion rapide de l'or extrait des mines de la Californie et de l'Australie. Et cependant, loin de satisfaire les esprits, ces bienfaits de la fortune n'ont fait, en quelque sorte, qu'irriter leur convoitise, accroître leurs désirs et stimuler les sentiments d'implacable jalousie contre ceux qui ont été les plus favorisés. Le malaise semble croître tous les jours; chacun, les yeux fixés sur un voisin plus opulent, plus haut placé, envie son sort, et, mécontent du sien, se sent davantage dévoré par la fièvre de l'or, des jouissances et des grandeurs.

Les classes commerçantes se distinguaient autrefois par une probité scrupuleuse qu'entretenaient soigneusement la vigilance des syndicats des corporations et de sages réglemens. Que l'on examine les habitudes et les pratiques du commerce actuel, que l'on compare et que l'on juge!

Ainsi le poison circulait continuellement dans toutes les veines du corps social. L'instruction matérialiste, la presse à bon marché, les feuilletons, les romans, les écrits impies, démagogiques et socialistes, les pièces de théâtre licencieuses, le luxe effréné, tout était mis en œuvre pour amollir et corrompre les populations. Et toutes ces incitations partaient d'en haut, des gouvernants libéraux, républicains ou impérialistes. Et, de toutes parts, on vantait le progrès social, le développement de la civilisation, les idées humanitaires et la supériorité du siècle présent sur les siècles passés, de la France nouvelle sur l'ancienne France.

1789—1870-71. Voilà l'aurore et le couchant de la révolution française!

1789 vit s'assembler la nation française; elle dressa elle-même, et librement, sa grande Charte; elle écrivit ses cahiers, programmant l'union entre le roi, la nation et tous les corps de l'Etat; programme de sages réformes et de retour aux anciennes libertés.

Mais 1789 vit aussi le programme de deux êtres pervers, du duc d'Orléans, puissant par l'or, et de Mirabeau, puissant par l'éloquence; tournant l'un et l'autre contre Dieu, contre les hommes, contre eux-mêmes, les dons précieux qui leur avaient été si abondamment départis pour l'avantage et le bonheur de tous. Ils s'insurgèrent contre la Divinité et contre la France. Que l'on se rappelle les révélations de Chamfort et le plan qu'il a retracé au mois de mai 1789:

Démolir de fond en comble l'édifice social, abolir le culte catholique, les mœurs, toutes les vieilles vertus, dont aucune ne pouvait servir, antiquités de préjugés; renverser le trône, établir un nouvel édifice moins gothique et plus régulier, où il y aurait pas tant d'étages, où tout serait de plain-pied; — aller, il est vrai, plus loin que la nation ne l'entendait et ne le demandait, mais la nation ne savait pas ce qu'elle voulait; on lui ferait vouloir et on lui ferait dire ce qu'elle n'avait jamais pensé; c'est un grand troupeau, qui ne songe qu'à paître, et qu'avec de bons chiens, les bergers mènent à leur gré; — si elle désapprouvait ces projets, ce ne serait que timidement et sans bruit; pour lui en imposer, on aurait les vauriens, cette classe déterminée, qui ne voit rien pour elle à perdre dans un changement, et qui y voit tout à gagner; — on enrôlerait des Démosthènes à un écu par tête, orateurs éloquentes des cabarets, des places publiques; des jardins et des quais, annonçant des ravages, des incendies, le sang versé, la disette, la famine; — on aurait des chefs, intrépides dès le moment qu'ils se seraient montrés rebelles et qu'ils se croiraient criminels, car il n'y a plus à reculer, lorsqu'on n'a derrière soi pour retraite que l'échafaud; — on emploierait l'or du duc d'Orléans et on promettrait le pillage; déjà, à titre d'essai, le duc d'Orléans avait fait saccager la manufacture de Réveillon; — il détestait le roi et encore plus la reine, et il espérait monter sur le trône; — de Paris, centre des provinces, l'esprit républicain irait leur porter sa chaleur et sa lumière; sans doute, ces essais étaient des crimes, ces milices étaient des brigands; mais il le fallait bien; que ferait-on de tout ce peuple en le muselant des principes de l'honnêteté et du juste? Tout ce qui était nécessaire à la révolution, tout ce qui pouvait lui être utile était juste. C'était là le grand et l'unique principe.

Tel était le programme de Mirabeau! C'était la contradiction complète des vœux de la France et de ses cahiers de doléances. Ce que voulait la nation, il le rejetait; ce qu'elle repoussait, il le demandait avec empressement. D'un côté, c'était la réforme, de l'autre, la révolution, et quelle révolution!

Tout cela devait être détruit: la religion, la morale, la royauté et toutes les anciennes institutions. Que devait-on établir sur ces ruines amoncelées? Une société sans Dieu, sans religion, et dépourvue même des principes que la nature a gravés au fond de tous les cœurs. Qui devait régir cette société naturelle? De ces deux complices réunis pour la destruction générale, l'un devait bientôt trahir l'autre; lorsque les richesses du duc d'Orléans seraient épuisées, le tribunal populaire le rejeterait comme un instrument désormais inutile. Un régime républicain, où toutes les ambitions peuvent se développer, serait substitué à la monarchie. Le corps des avocats,

drait l'adoucir. Comme vous, j'ai été cruellement éprouvé, depuis peu, dans mes affections de famille, et je sais combien sont douloureuses de pareilles blessures! Mais si je ne puis rien contre ce qui fait l'objet principal de vos plaintes, il est, du moins, en mon pouvoir de vous protéger, et partout où j'aurai de l'autorité vous serez respectés comme moi-même. — Ah! je sais, répliqua Nelly de son ton ironique; on m'a annoncé, en effet, que le capitaine O'Byrne était vainqueur général; que je ne serais ni prisonnière, ni mise à raçon, ni gardée en otage. C'est une générosité de prince, et j'en dois sans doute des remerciements à lord O'Byrne. Qu'il les reçoive donc!... Après tant d'années d'oppression, les héritiers des anciens maîtres du sol pouvaient, avec une apparence de justice, se montrer impitoyables envers la race de usurpateurs; ils pouvaient, par exemple, abuser de leur position pour torturer une jeune fille oubliée par ses parents: cette conduite eût été en rapport avec les traditions barbares dont ils conservent si religieusement le souvenir. Je dis eux, ajouta-t-elle en se reprenant; et cependant moi aussi, pauvre fille sans cervelle, je m'étais laissée prendre à la sauvagerie de ces temps reculés; j'étais pleine de sympathie pour les vaincus; je regrettais presque d'être née parmi les vainqueurs. Oh! j'en suis bien punie! Je sais maintenant ce qu'ils appellent patriotisme et liberté: c'est pillage, violence, assassinat! — Ne parlez pas ainsi, s'écria Richard; malgré

si bien dépeint par Marmontel, s'emparerait du pouvoir; il formerait une aristocratie dont Mirabeau serait le chef. Les princes de la parole remplaceraient les Eminences et les Grands déshabillés et proscrits; ils seraient les bergers perpétuels de ce grand troupeau de trente millions de bipèdes, qui ne demandaient qu'à paître.

(A suivre.)

Un hôtelier politique

Hélas! si les temps n'étaient pas si cruellement tristes, si l'on pouvait rire, si l'on osait même sourire, de quelle verve gaillarde ne serait-on pas saisi après avoir lu la tîme héroïco-burlesque que l'ex-citoyen Victor Hugo vient d'écrire ad usum de l'Indépendance belge.

Il y a de tout dans ce pathos qui oscille, comme un pendule affoût, d'une antithèse à l'autre et laisse le lecteur ébahi de l'insanité culminante à laquelle peut arriver quem Jupiter vult perdere.

Mais, comme le dit lui-même le poète, qui voit sombrer la grandeur de son talent dans l'étréoussé de sa politique:

« La dénuce n'est pas un forfait, c'est une maladie! »

Oui, il y a de tout dans ce factum d'outrépidante personnalité qui, de sa propre autorité, traduit à sa barre le droit public, la France outragée et les nations hospitalières.

Il y a de la folie et de la criminalité, il y a de la superbe et du ridu.

« De l'Assemblée ou de la Commune, laquelle est la vraie coupable? L'histoire le dira. »

Non, Monsieur Hugo, l'arrêt a devancé l'heure. Un Français doit répondre sans hésiter; un sauvage s'étonnerait qu'on osât poser cette question.

« L'incendie de Paris est un fait monstrueux. Mais n'y a-t-il pas deux incendiaires? Attention pour juger. »

Non, monsieur le vicomte, n'attendons pas pour condamner et pour exécuter les fauves féroces qui brûlent, qui tuent, qui déchirent la France, qui révoltent le monde!

Et, c'est un crime de lèse-nation que d'oser soi, si grand homme que la poésie vous ait fait, attenter ainsi à la majesté de la patrie, de la civilisation et de la conscience.

Quoi! on incendie nos maisons, on détruit le travail, on saccage nos richesses, on ruine nos enfants, on assassine nos soldats on nous déshonore devant l'étranger, et vous vous étonnez qu'on fusille!

Moi je m'étonne que nos officiers puissent obtenir de leurs troupes qu'elles fassent des prisonniers.

« Ici le crime est aussi bien dans l'Assemblée que dans la Commune. »

Et la plume qui a tracé ces lignes rebelles n'est pas tombée de vos mains quand vous avez placé sur le même rang les honnêtes, les sages représentants de la nation et les infâmes bandits co-mopolites qui ont fait de Paris violé, leur repaire à jamais maudit!

Vous n'avez pas déployé votre génie, vous n'avez pas crié vos accents les plus généreux, les plus sublimes pour pleurer sur notre armée qui se fait tuer afin de nous sauver, pour écraser sous l'anathème l'écume sortie des bas-fonds de l'Europe épuvante!

« Si vous tuez sans jugement, vous assassinez. Juges condamnez, plus exécutés. — Je pourrais blâmer mais je ne flétrirai pas. »

Qui donc vous a donné le droit de blâmer ou de flétrir les représentants du peuple français?

Il fallait vous taire, monsieur.

Vous êtes le seul! — Regardez autour de vous.

Vous êtes le seul qui ait osé élever une voix coupable en faveur des plus grands criminels.

Vous êtes le seul! — Heureusement, c'est assez! Votre châtiment sera, désormais, le silence qui va se faire pour toujours sur votre orgueil.

De la France que vous essayez de meurtrir, vous passez à la Belgique, que vous insultez.

Ici la note change; vous étiez tout à l'heure tragiquement insurgé, vous devenez comiquement offensé.

La Belgique, qui vous a accueilli sur sa

terre de liberté, rejette de son sein les meurtriers dont les mains teintes de sang souilleraient son territoire.

Et vous dites, sans hésitation et sans vergogne, au gouvernement belge, qu'il a tort. Et vous vous permettez, vous, son hôte, d'offrir chez lui un refuge aux assassins dont il ne veut pas!

« Je fais à la Belgique cet honneur. — Hô! va-t-elle vous répondre: « Je ne méritais pas ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

« Le Gouvernement belge sera contre moi, mais le peuple sera avec moi. »

Mais c'est méconnaître, au premier chef, les lois de l'hospitalité que d'essayer de fomenter l'insurrection dans le pays qui vous a ouvert ses portes.

« Mais, Monsieur, vous dira le roi des Belges, vous n'êtes pas chez vous, ici, — vous êtes chez moi — et vous n'avez pas le droit de vous établir, sans autorisation et sans patente, Hôtelier politique des si-caires de la Commune. Suivez les fugitifs du comité du salut public; si les Prussiens leur permettent de s'échapper.

« Rejoignez les bien loin, car les frontières de toutes les nations honnêtes vont se fermer devant eux. »

« Allez, Monsieur, prêcher dans le désert vos homélies subversives et ne venez troubler ici ni la paix de mon pays, ni la raison de mon peuple! »

Ainsi parlait Léopold II, roi des Belges, à Victor Hugo, ancien pair de France!

ADOLPHE DE STREY.

A Monsieur Victor Hugo, place des Barricades, 4, Bruxelles.

Monsieur,

J'ai lu la lettre que vous venez d'adresser au rédacteur de l'Indépendance belge.

Elle m'a ému!

Merci de cette émotion.

Je vous reconnais là, maître, vous êtes le flambeau; Versailles est l'éteignoir!

Vous êtes le soleil qui brille; moi, je suis la plante qui souffre dans l'ombre et qui a soif d'un rayon de ce soleil aimé.

A vous l'avenir, car vous êtes bien la vérité et la raison.

Vous offrez l'hospitalité sainte. — Ecoutez. — Vous êtes brave, je serai sincère. — Car le paria à qui vous tendez la main, doit la vérité à l'astre qui l'éclaire, au maître qui le convie à son foyer, — ainsi que la fleur doit son premier sourire au soleil qui le ranime après l'orage. Ecoutez donc, j'ai pétroilé les palais des tyrans, — brûlé vingt maisons de réac — supprimé douze calottes, — tout cela pour la sainte cause politique. — Je voulais égaliser — on m'a rabaisé; j'ai été méconnu, trahi, poursuivi, maudit!

Je cherche un asile; — vous me l'offrez; — j'accepte.

Le ruisseau va au torrent — le vaincu au proscrit.

Plus de préjugés! l'absinthe. Votre foyer sera le mien; nous serons inviolables, et vous serez l'Evangile, la préface sublime d'une commune immortelle et radieuse.

Tout vôtre

Jean Hissoux

P.-S. — Inutile de vous dire que lorsque votre propriétaire vous renverra, je vous suivrai... chez le docteur Blanche.

L'Etoile belge publie la lettre d'Hugo et raconte ce qui suit:

Dire au gouvernement belge: Vous, gouvernément, vous refusez l'asile aux communaux; moi, étranger, qui jouis en Belgique du droit d'asile que la loi m'a garanti depuis 1832, j'ouvre ma porte aux communaux et ils seront inviolables dans ma maison, cela n'avait pas mal le caractère d'un défi.

Du moins, quelques jeunes gens l'ont-ils compris ainsi, et, dans la nuit de samedi à dimanche, ils se sont rendus devant la demeure indiquée par Victor Hugo et ont sonné bruyamment à sa porte.

M. Victor Hugo a répondu en personne à cet appel et a ouvert une fenêtre en disant: « Qui êtes-vous? — Dombrowski! répondirent les jeunes gens, et nous venons vous demander un asile. »

« Ces mots, des sifflets et des huées se firent entendre, et l'un des jeunes gens jeta une pierre qui brisa l'un des vitres de la fenêtre située au-dessus de la porte.

La manifestation se borna là.

Dimanche soir, beaucoup de curieux ont défilé sur la place des Barricades devant la demeure de M. Victor Hugo, et il y a même eu quelques attroupements de jeunes gens qui ont sifflé comme la veille; mais, cette fois, la maison était gardée par la police, et les groupes n'ont pas tardé à se disperser. La gendarmerie était consignée dans la caserne et prête à intervenir, si sa présence avait été nécessaire.

Voici, sur le sort des membres de la Commune, les détails que nous fournissons, jusqu'aujourd'hui; les journaux de Versailles:

Desleuze, tué.

Millière, arrêté au Jardin du Luxembourg et immédiatement fusillé.

Billorey allait partir en chaise de poste lorsqu'il a été surpris par les marins, qui l'ont fusillé.

Vermorel, fusillé à Montmartre, d'après Paris-Journal; d'après d'autres, il est prisonnier.

Félix Pyat aurait été fusillé. Son corps serait déposé à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Razona tué sur une barricade.

Rigault arrêté dans une maison de la rue Gay Lussac, emmené au Luxembourg et fusillé.

Courbet, suivant le Gaulois, s'est empoisonné. D'après le Paris-Journal, il aurait été trouvé caché dans une armoire au ministère de la marine. Lorsqu'on voulait l'en faire sortir, il opposa une vive résistance et un des soldats lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

Leo Meillet, Brunet et Bosquet, fusillés. Ont été également fusillés, d'après le Français.

La Cécilia, Jacques Durand, le docteur Parisel.

La Constitution, de Paris, dit que Lefrançais, Gambon et Amouroux ont été fusillés.

qui nagaient sur le lac, emportait tranquillement, pour le souper de sa famille, les nobles oiseaux suspendus sur son épaule.

Mais Richard ne songeait pas à punir ces infractions à ses ordres. Il ne ralentit pas le galop de son cheval qui soulevait des flots de sable autour de lui, et il passa rapidement au-dessus de ces dévastateurs, que sa présence parut déconcerter un peu. Il atteignit ainsi l'éminence sur laquelle s'élevait le pavillon gothique.

Devant l'entrée, Clarence et quelques paddies se promenaient en long et en large, fort impatients en apparence d'aller voir ce qui se passait du côté de Stone-House. Clarence voulut parler au capitaine; mais celui-ci, mettant pied à terre, lui jeta la bride de son cheval et entra dans la tour, dont la porte était entr'ouverte.

Miss Avondale et sa gouvernante se trouvaient seules dans la pièce élégante que nous connaissons; sur un guéridon était encore servi un déjeuner à l'anglais, auquel personne n'avait fait honneur, et qui semblait avoir été oublié au milieu des grands événements de la journée. Mistress Jones, femme d'un certain âge, et qui avait élevé sa jeune maîtresse, était assise dans son fauteuil et se cachait le visage dans ses mains. Quant à Nelly, encore vêtue de son joli négligé du matin, elle se promenait d'un air égaré; ses yeux brillants de fièvre, son teint rouge témoignaient d'une agitation extraordinaire.

A la vue de Richard, elle s'avança brusquement et le salua avec une politesse pleine d'amertume.

— Je vous remercie d'être venu, capitaine O'Byrne, dit-elle; c'est une grande faveur, et j'en sens tout le prix... Le soleil a tourné pour vous, monsieur O'Byrne, et les enfants de Brond ubh prennent leur revanche aujourd'hui contre les descendants de John Mulon; c'est juste, sans doute. Si j'étais en humeur de citer, je pourrais peut-être vous rappeler les textes des anciennes poésies qui prédisaient ce changement. Recevez mes félicitations, milord O'Byrne! Vous qui vous cachez, il y a deux jours, comme un mal-faiteur et un proscrit, vous commandez ici maintenant; vous êtes le chef de ces scélérats qui nous chassent de notre maison et menacent de ne pas en laisser pierre sur pierre... Eh bien, monsieur, malgré tout le mal que vous m'avez fait dans cette journée, ce n'est pas vous encore qui m'en avez fait le plus!

Et elle reprit sa promenade en se frappant le front avec désespoir.

— Abandonnée! abandonnée! murmurait-elle. Sir Georges, cet égoïste, ce lâche, passe encore; mais mon père, mon père, pour qui j'avais tant de respect et d'amour!

Cette douleur était si profonde et si vraie, que Richard, malgré les torts qu'il croyait pouvoir reprocher à la jeune Anglaise, fut vivement ému.

— Miss Avondale, dit-il d'un ton pénétrant, votre position me touche et je vou-

(La suite à un prochain numéro.)